



Plume en train, à ch'val, en Cadillac... et en gang!
Page E 3



Chihuly le magicien du verre soufflé au MBAM
Page E 6

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 1^{ER} ET DIMANCHE 2 JUIN 2013



LOUISE LECAVALIER

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

BLEUE DE TOUTES SES VIES

« La danse s'additionne, elle ne se soustrait pas. Tout ce que j'ai fait est là en moi. »

Elle a incarné les vrilles spectaculaires des premiers temps de *La La La Human Steps*. Et fouillé différents états de corps avec des créateurs triés sur le volet. À 50 ans passés, l'énergique danseuse signe sa première chorégraphie, *So Blue*.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Sa discrétion et sa modestie tranchent avec le culte iconique de bête de scène qu'on lui voue encore aujourd'hui, malgré son âge et sa tignasse blonde coupée court. Ces contrastes dans la personnalité de Louise Lecavalier se cristallisent dans *So Blue*, premier cru chorégraphique venu sur le tard.

« Le titre [de chorégraphe] me faisait beaucoup plus peur que le geste [créer du mouvement] lui-même », confie celle qui restera toujours une formidable danseuse avant tout. Et férocement prolifique.

Car on imagine mal la figure rebelle de *Human Sex* et d'*Infante*, c'est *destroy* campée dans un strict rôle d'interprète. Impossible de nier qu'elle a largement contribué à forger le style chorégraphique unique de la première période *La La La Human Steps*, même si Édouard Lock générerait lui-même les mouvements, dit-elle, plus que les artistes actuels, qui comptent beaucoup sur l'apport créatif des danseurs.

Mais la forte personnalité cinématique de Louise Lecavalier s'est toujours doublée d'une soif de rencontres et de partage artistique.



CARL LESSARD

Louise Lecavalier et Frédéric Tavernini dans *So Blue* (2012), chorégraphie de Louise Lecavalier

« Une grande collaboration vaut plus... que... faire mes propres choses à moi », avoue-t-elle du bout des lèvres, en précisant aussitôt que le mot « valoir » n'est pas tout à fait juste. « Je suis fascinée par les qualités des autres. Et quand je rentre dans quelque chose, je l'approfondis beaucoup », insiste-t-elle.

On comprend donc la puissante symbiose artistique qui s'est jouée au sein de *La La La Hu-*

man Steps. Et tout le vertige de la création qui s'en est suivi. « C'aurait été traumatisant pour moi de passer tout de suite à la chorégraphie. »

Si bien qu'après les feux de la rampe mondiale, la rencontre avec David Bowie, la « physicalité » extrême, celle qu'on appelait la tornade blonde s'est tournée vers d'autres chorégraphes pour trouver de nouvelles manières de bouger.

Le soliste ontarien Tedd Robinson, d'abord, a

exacerbé sa fascination pour les détails du mouvement (*Cobalt rouge*, 2005). Benoît Lachambre a sondé chez elle le degré zéro de l'impulsion du geste et lui a fait apprivoiser la création chorégraphique. (*I is Memory*, 2006). Le Britannique Nigel Charnock (*Children*, 2009) et la Canadienne Crystal Pite (*Lone Epic*, 2006) ont exploité sa fibre plus joueuse et dramatique. Pour constater l'indéniable.

« J'ai réalisé que, finalement, j'ai une intuition du mouvement, note la créatrice. J'ai travaillé tellement d'heures en studio, ça fait des années que je travaille le corps, que je réfléchis, il y a un mouvement du corps qui m'est naturel. »

Seule, ensemble

À ce point, la création *So Blue* en 2012 s'est imposée d'elle-même, comme si toutes ces écritures qu'elle a faites siennes, au fil du temps, avaient besoin de sortir d'elle, transfigurées. « La danse s'additionne, elle ne se soustrait pas. Tout ce que j'ai fait est là en moi, je ne renie rien, mais ça s'est vraiment transformé. »

Même seule à la barre chorégraphique, elle s'empresse de rappeler l'importance des collaborations. Notamment celle de sa répétitrice de longue date, France Bruyère. « C'est beau de travailler longtemps avec quelqu'un parce qu'on parle presque le même langage. »

Puisque les figures du solo et du duo jalonnent tout autant son parcours, la pièce se partage entre ces deux formes. « C'est ce que j'aime le plus. Je n'aime pas beaucoup les danses de gang », avoue-t-elle. Frédéric Tavernini la rejoint donc en deuxième partie de *So Blue*.

VOIR PAGE E 2 : LECAVALIER

FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES
DANSE + THÉÂTRE
22 MAI - 08 JUIN 2013

FTA

DÉJÀ LA DERNIÈRE SEMAINE
514-844-3822

INFO-FESTIVAL
514-844-3822
1-866-984-3822
BILLETS AU FTA.QC.CA

PLACE DES ARTS
514-842-2112
1-866-842-2112
LAPLACEDESARTS.COM

LA VITRINE .COM

RTM+

DÉS MARDI

Corps survoltés dans une danse déchaînée

KHAOS
GINETTE LAURIN / MONTRÉAL
4, 5 JUIN / USINE C

DÉS JEUDI

Louise Lecavalier chorégraphe : un coup de maître

SO BLUE
LOUISE LECAVALIER / MONTRÉAL
6, 7 JUIN / PDA - THÉÂTRE MAISONNEUVE

DÉS VENDREDI

« Un théâtre de réflexion qui saisit par sa beauté, son sens, et émeut profondément. »
Le Figaro

LA GRANDE ET FABULEUSE HISTOIRE DU COMMERCE
JOËL POMMERAT / PARIS
7, 8 JUIN / MAISON THÉÂTRE

CULTURE › ARTS DE LA SCÈNE

LECAVALIER

SUITE DE LA PAGE E 1

L'être bleu

«Je suis passée par toutes sortes d'états en voulant faire cette pièce, raconte-t-elle. Mon premier réflexe pour créer, au départ, c'est souvent la contestation. Mais il n'y a pas que ça en moi. Ce bleu, c'est cette sensation d'être qui englobe tous les contrastes, qui inclut la peine et la joie, des états si extrêmes qu'ils semblent impossibles à coller ensemble et qui, pourtant, vivent à l'intérieur de moi.» Bleu, donc, comme la couleur de son âme, une âme loin d'être tranquille, «comme quelque chose qui brûle de façon particulière».

La danse évolue principalement sur des musiques choisies aux harmonies moyen-orientales de Mercan Dede, compositeur montréalais d'origine turque. Pour le reste, la scène demeure dépouillée, hormis les éclairages, qui ramènent le regard sur le corps. «J'ai voulu laisser ça cru, brut, sans décorum. J'ai fait le pari de confiance que le corps pouvait tout dire.»

Depuis la première à Düsseldorf, en décembre, d'autres collaborations l'appellent déjà. Et après? Ouverte, Louise Le-



URSULA KAUFFMAN
Louise Lecavalier dans *So Blue*.

cavalier vit le moment présent. «J'ai commencé à danser en me disant: Ça s'arrête peut-être demain...»

Le Devoir

SO BLUE

Les 6 et 7 juin au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts, dans le cadre du Festival TransAmériques.

D Voir aussi › Un extrait de *So Blue*. ledevoir.com/culture/danse

La première muse

Malgré tout le chemin parcouru, sa propre compagnie fondée en 2006 et sa forte personnalité artistique, Louise Lecavalier reste profondément marquée par sa relation artistique avec Édouard Lock, dont elle fut la première muse, de 1981 à 1999. «Je pouvais parler mon propre langage avec Édouard», confie-t-elle. La rencontre déterminante avec le chorégraphe de La La Human Steps a en partie orienté sa carrière vers l'interprétation. «Après [le Groupe] Nouvelle Aire, j'avais envie de faire une danse différente de ce que j'avais appris et vu. Il y avait tellement de matériel intéressant chez Édouard que je n'ai pas senti le besoin de prendre le chemin de la chorégraphie.» Ce n'est peut-être pas un hasard si la danseuse a renoué avec ce passé dans *A Few Minutes of Lock* en 2009, avant de créer sa propre chorégraphie. Sorte de retour aux sources, d'hommage à ses origines avant de danser vertigineusement ses propres gestes.

CARREFOUR INTERNATIONAL DE THÉÂTRE DE QUÉBEC

Reines et garçons

LES REINES

Texte de Normand Chaurrette, mise en scène de Frédéric Dubois, avec: Anne-Marie Côté, Laurie-Eve Gagnon, Marie-Hélène Lalonde, Joanie Lehoux, Valérie Marquis, Édith Pate-naude, présentée par Les Écornifleuses, à la Tour Martello du 22 mai au 2 juin 2013.

DANSE DE GARÇONS

Chorégraphie de Karine Ledoyen en collaboration avec les comédiens et la participation de Fabien Piché, avec Charles-Étienne Beaulne, Jean-Michel Girouard, Christian Essiambre, Éliot Laprise, Jocelyn Paré, Jocelyn Pelletier et Lucien Ratio, présentée à la salle Multi de la Coopérative Méduse les 29 et 31 mai et le 1^{er} juin 2013.

SYLVIE NICOLAS

à Québec

Issues de l'univers shakespearien, *Les reines* de Normand Chaurrette sont confrontées à ce qui, du rang, de la lignée, de l'ambition ou de la détresse, maintient leur corps, leur chair et leur cœur dans les donjons de l'Histoire. La structure du texte, son ampleur et son exigence font en sorte que ce qui s'érige trouve sa théâtralité dans les pans d'intimité et de souffrance qui lézardent le destin auquel sont soumises ces femmes.

Frédéric Dubois, metteur en scène, et la troupe les Écornifleuses ne pouvaient rêver plus historique comme lieu que la Tour Martello du Faubourg Saint-Jean-Baptiste pour prêter voix et vie aux reines de Chaurrette. Pourtant, l'exiguïté de l'espace de jeu, le recours à l'escalier de pierre qui échappe aux regards, plutôt que de



ANNIE MACFAY
Un extrait des *Reines* dans une mise en scène de Frédéric Dubois.



DAVID CANNON
Une scène de *Danse de garçons* de Karine Ledoyen.

nous happer, crée une sorte de distance qui semble avoir précipité, un temps du moins, le rendu du texte. Malgré ces fluctuations premières, toutes les comédiennes portent *Les reines* de Chaurrette avec une conviction qui se hisse à la hauteur de l'écriture du dramaturge. Quand vient la scène entre Anne Dexter (Marie-Hélène

Lalonde), la reine sans mains, et la doyenne, Cécile d'Angleterre (Anne-Marie Côté), tout, absolument tout de l'œuvre et du lieu nous est redonné. La pierre qui retient le corps de ces reines s'effrite, leur chair tremble et la pièce libère ses frissons.

Né de l'urgence qu'avaient certains comédiens à explorer

le langage du corps et l'espace scénique sans avoir recours à la parole, *Danse de garçons* se déploie bien au-delà de l'exploration première. Pantalons de travail, chaussures à semelle rouge, ils entrent au pas de course et s'approprient le territoire. Si leurs premiers pas se veulent un rappel de l'entrée au gymnase ou du simple exercice, tout ce qui vient par la suite fait appel à la nécessité de faire du corps un langage, de ce langage un récit intime, et de cette narration une quête résolument masculine.

La structure de planches érigée en bout de piste n'a rien d'accessoire et le fracas de son effondrement se fait le véritable point de départ. Les acteurs ne frôlent plus les planches, ils se les approprient. S'amorce alors un réel jeu de construction, déconstruction qui donne naissance à son flot d'images: chantier, guerre, lutte, arène, labyrinthe, enfermement, poutre, obstacle ou chemin de traverse, tout prend vie et forme sans jamais sacrifier la beauté du geste ou le jeu d'ensemble.

Chorégraphié par Karine Ledoyen, *Danse de garçons*, qui allie le souffle théâtral à l'organique quête physique de l'autre, trouve son apaisement dans l'éclairage final en rouge, les deux ou trois mouvements qui s'exercent au ralenti, puis sur la dernière image de ce dortoir de planches où se bercent les corps en équilibre. Magnifiquement ponctué par l'univers sonore signé Jean-Michel Dumas, *Danse de garçons* franchit avec conviction le pas entre théâtre et danse.

Collaboratrice
Le Devoir

14^e FESTIVAL
CARREFOUR INTERNATIONAL DE THÉÂTRE
21 MAI AU 8 JUIN 2013 QUÉBEC

La Capitale
Groupe financier

LA GRANDE ET FABULEUSE HISTOIRE DU COMMERCE
JOËL POMMERAT / Paris
À QUÉBEC les 2, 3, 4 juin

«Un théâtre de réflexion, qui saisit par sa beauté, son sens, et émeut profondément.»
A. Heliot. *Le Figaro*, 29 décembre 2012.

GANESH VERSUS THE THIRD REICH
BACK TO BACK THEATRE / Melbourne
À QUÉBEC les 6, 7, 8 juin

Du grand art que ce *Ganesh*. Réflexion à la fois touchante et hilarante sur les préjugés et l'abus de pouvoir, le spectacle donne à voir nos propres limites.

C'EST DU CHINOIS
EDIT KALDOR / Amsterdam
7 et 8 juin

L'HOMME ATLANTIQUE (et La maladie de la mort)
Marie-Thérèse Fortin, Anne-Marie Cadieux
CHRISTIAN LAPOINTE / Québec
À QUÉBEC les 7 et 8 juin

LES CHANTIERS – constructions artistiques
14 PROJETS / Jusqu'au 8 juin

BILLETS
• 418 (1 888) 529-1996 • 369, rue de la Couronne, 4^e étage, Québec
• carrefourtheatre.qc.ca

Et toute la programmation: carrefourtheatre.qc.ca

Québec
VILLE DE QUÉBEC
Patrimoine canadien
Canadian Heritage
Conseil des Arts
Conseil des Arts du Canada
Conseil des Arts
Conseil des Arts du Canada
MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL
FONDATION ARTE MUSICA
Présenté par TD

Salle Bourgie

sallebourg.ca
514-285-2000 (option 4)

Découvrez la programmation 2013-2014 de la Fondation Arte Musica

Plus de 70 concerts!
Billets en vente maintenant

Derniers concerts de la saison 2012-2013

Jeu 6 juin = 18h
5 à 7 en musique
Ensorcellement sonore
Musique populaire du Brésil: samba, choro, bossa-nova, frevo et autres danses

Mercredi 12 juin = 19h30
Trio Gryphon
Un des meilleurs trios avec piano au Canada! Œuvres de Beethoven, Dvořák et Piazzolla

Dimanche 9 juin = 14h
Les Dimanches-familles en musique
La Cigale et Les Violons
Catherine Perrin, conception, narration et clavecin
Les Violons du Roy
Un spectacle autour des Fables de La Fontaine
À partir de 6 ans

Jeu 13 juin = 19h30
Série Jacques-Dansereau
Mireille Lagacé et Luc Beauséjour, orgue et clavecin
Une fête en Espagne! Œuvres de Cabezón, D. Scarlatti, Valente et plus

CULTURE › MUSIQUE



L'équipe d'élite plumesque, Mara Tremblay, Marie-Pierre Arthur, Bernard Adamus et Fred Fortin, se réunit, à L'Astral, pour revisiter *Le vieux show son sale*, l'album de Plume Latraverse.

PHOTOS JACQUES GRENIER, ANNIK MH DE CARUFEL, FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

Plume en train, à ch'val, en Cadillac... et en gang!

Son grand trésor iconoclaste, cru 1975, revisité chez Monique Giroux

Mara Tremblay, Marie-Pierre Arthur, Bernard Adamus et Fred Fortin célèbrent *Le vieux show son sale...* à L'Astral. Le Graal intégral, et plus encore.

SYLVAIN CORMIER

Si vous n'avez pas encore de laissez-passer, soudez des gens à l'entrée de L'Astral lundi vers 17, 18 h (ça commence à 19 h). Offrez gros. Je sais pas, moi. Une principauté européenne contre une paire. Andorre, tiens, offrez-leur Andorre: Jacques Villeneuve les accueillera. Et vous pourrez assister à ce spectacle exceptionnel. Extraordinaire. Unique. Tel le Projet Abbey Road récemment présenté au Verre bouteille, l'idée que des artistes de premier ordre reprennent au grand complet, en séquence, face A et face B, un vinyle mythique, dépasse, transcende, éclipse le clin d'œil nostalgique et rejoint le vrai grand bonheur du happening.

À plus forte raison quand il s'agit du grand trésor iconoclaste de Plume Latraverse, j'ai nommé *Le vieux show son sale*. Cru 1975, l'album avec la photo de la fille pleine de... savon (eh oui). L'album sans lequel l'irrévérence serait un vain mot et la gang de ciboires une bande d'esseulés! Le beau grand microsillon 33-tours de *Lit vert*, du *Tango des concaves*, du *Rat qui roule*, du *Rock'n'roll du grand flanc mou*, de *Bobépine*...

Or, donc, ce lundi à L'Astral, dans le cadre de la série «*Monique fait une scène avec...*» d'Es-pace Musique, on rééditera *Le vieux show son sale*. Avec ceux que, dans nos rêves fous furieux, on n'osait imaginer réunis pour l'occasion: Fred Fortin, Marie-Pierre Arthur, Mara Tremblay, Bernard Adamus. Un casting d'événement boeuf aux Francos. Monique Giroux n'est pas mécontente: «*Tu parles! L'équipe d'élite plumesque! J'y pense depuis que Rufus Wainwright a refait il y a quelques années son Judy! Judy! Judy!, le fameux spectacle de Judy Garland à Carnegie Hall. Ça m'a d'abord donné envie de refaire le Monique Leyrac chante Vigneault-Léveillé avec Kathleen Fortin, la comédienne. Je voulais remettre ça, mais aller ailleurs complètement. C'est mon côté jusqu'au-boutiste. Aller à l'extrême. Alors je demande à Lisa LeBlanc et Bernard Adamus de refaire Plume, Lisa ne peut pas. Let's go, on demande à d'autres, mais pas n'importe qui!*»

Mara, il faut bien le dire, allait de soi. Mara qui a grandi dans une forêt de jambes poilues, dont celles d'onc' Pluplu: «*J'ai le souvenir très précis de quand j'étais encore à Hauterive et que mon père est arrivé avec l'album de Plume. Ne pleure pas a été ma chanson d'enfance préférée, ma berceuse. Je n'étais pas consciente des paroles. C'était MA toune... En effet, j'ai passé toute mon enfance et mon adolescence à ses côtés, à être témoin de sa créativité et surtout apprendre et voir ce qu'était la complicité entre deux vrais amis. Mon père et Plume ont eu une mai-*

«*L'équipe d'élite plumesque! J'y pense depuis que Rufus Wainwright a refait il y a quelques années son Judy! Judy! Judy!, le fameux spectacle de Judy Garland à Carnegie Hall.*»

Monique Giroux



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

C'est sur l'album *Le vieux show son sale* de 1975 de Plume Latraverse que l'on retrouve la célèbre *Bobépine*.

son de campagne ensemble. Un jour, je devais avoir 14 ans, Plume m'a dit: "Un moment donné, tu vas me faire blower..." musicalement bien sûr. J'ai jamais oublié. J'ai insisté pour chanter Ne pleure pas. Je chante aussi le tango des concaves, et Rideau avec Fred... Et Le retour à la terre. Oui, tout un trip. Et je me dois de le faire comme il faut... Pas le choix. Il a trop été important dans ma vie.»

Carte blanche

Vincent Réhel, qui officiait au spectacle des cent ans du *Devoir*, dirigera l'affaire. Enthousiaste, mais pas énervé: «*Nous faisons neuf chansons de l'album, et sept autres chansons.*» Dont Fred qui, de droit divin, rapatriera Jonquière. Dont Adamus qui, tout aussi logique, redonnera *Les pauvres*. Avec un groupe maison redoutable. Réhel veut qu'on sache qui est qui: «*Je serai avec Jocelyn Tellier, Olivier Langevin, Martin Lavallée et Martin Roy à la basse. Marie-Pierre fera de la basse dans [J'ai vendu ma chèvre], aussi de l'acoustique, Fred des guitares, Mara un peu de violon et de guit. Bernard de la guit acoustique. On garde sensiblement les mêmes formes, mais les arrangements sont joués par des gars en 2013, qui aiment les tones et les instruments vintage, qui ont le même bagage que moi. L'album est très blues, le reproduire aurait été une grave erreur, parlons plus d'un remake par une belle gang.*»

«*Ce sera toute une expérience sur place, et toute une expérience lors de la diffusion à l'automne, clapote Monique dans sa jubilation. J'ai participé à des hommages où il y avait des gens que je voulais et des gens, disons, imposés. Je cherchais toujours les candidats idéaux, mais on compose. Là, pour mes soirées à L'Astral, qui sont de vraies cartes blanches, il n'y a aucune concession. Je veux que les gens en aient pour leur argent, d'autant que c'est gratuit...» Elle s'esclaffe. «*Jusqu'à quand va-t-on pouvoir en faire, des shows comme celui-là? On ne sait pas. Alors on se fait plaisir.*»*

Le Devoir

LE VIEUX SHOW SON SALE EN GANG
Le 3 juin à L'Astral

30^e
SAISON
2013/14

▲▲▲
15 PIÈCES TAILLÉES SUR MESURE
POUR LES JEUNES DE TOUS ÂGES

▼
2 LIEUX DE DIFFUSION
12 SPECTACLES À LA MAISON THÉÂTRE
3 SPECTACLES AU PROSPERO

▼
INFORMATION ET RÉSERVATION
MAISONTHEATRE.COM
514 288-7211

▼▼▼

COMMANDITAIRE
DE SAISON
BANQUE
LAURENTIENNE

MAISON THÉÂTRE
POUR LES JEUNES DE TOUS ÂGES

CULTURE › MUSIQUE CLASSIQUE

Le *Sacre* qui confronta l'humanité à elle-mêmeL'œuvre qui fit entrer l'humanité musicale dans le XX^e siècle fête ses cent ans

CHRISTOPHE HUSS

L'œuvre qui fit entrer l'humanité musicale dans le XX^e siècle a cent ans. *Le sacre du printemps* a été créé le 29 mai 1913 au Théâtre des Champs-Élysées, dans un tumulte où les spectateurs en vinrent aux mains. Seul Beethoven, avec la *Symphonie héroïque*, avait, jusque-là, secoué à ce point le monde de la musique classique.

Dans notre édition du *Devoir* de lundi dernier, Frédérique Doyon a dressé du *Sacre du printemps* un portrait chorégraphique et historique. Notre propos est ici de cerner l'apport musical de l'œuvre et de parcourir une discographie de bien plus que 100 versions.

Rappeler le point de départ de Stravinski est néanmoins important: «*J'entrevois dans mon imagination le spectacle d'un grand rite sacré païen: les vieux sages, assis en cercle, et observant la danse à la mort d'une jeune fille, qu'ils sacrifient pour leur rendre propice le dieu du printemps.*»

Le miroir qui fait peur

Le propos teinte la partition, puisque l'aspect rituel dépeint par le compositeur a une importance cruciale. Les racines anciennes des rites sont matérialisées par le recours à un matériau thématique issu de musiques traditionnelles russes.

La dimension primitive est traduite par la répétition quasi obsessionnelle de motifs, mais aussi par les couleurs d'instruments poussés à leur limite. Stravinski utilise également des alliages instrumentaux rares.

Aux superpositions de timbres et de couleurs s'ajoutent la polytonalité et des superpositions de lignes mélodiques. *Le sacre du printemps*, c'est, enfin, et de manière on ne peut plus manifeste, l'irruption du rythme comme élément d'éloquence. L'ensemble provoque de véritables heurts de masses sonores en mouvement.

Le scandale? Le chef d'orchestre et philosophe Laurent Campellone l'a décrypté à vif: «*Ce qui est inimaginable pour une bonne partie du public qui hurle le soir du 29 mai, c'est qu'on lui tend un miroir dans lequel ses pulsions les plus sourdes crient à travers cette image lissée qu'il étale depuis deux siècles à la gloire de la Raison civilisatrice. Le sacre du printemps dit à l'Occident cette part de lui-même qu'il a enterrée et qui se relève, qu'il a masquée et qui lui fait peur. Le sacre repose la question de la définition de l'Homme et celle du statut de l'art, objet du beau ou véhicule de la vérité. L'agression est immédiate, la remise en cause unanimement ressentie.*»

La rudesse du choc, de l'«*agression*», est un prisme intéressant pour jauger les inter-



VALENTIN BARANOVSKY

Chorégraphie originale de Vaslav Nijinski du *Sacre du printemps* telle que reproduite lors du Gala d'ouverture du Mariinski II.

«*Le Sacre repose la question de la définition de l'Homme et celle du statut de l'art, objet du beau ou véhicule de la vérité. L'agression est immédiate, la remise en cause unanimement ressentie.*»

Le chef d'orchestre et philosophe Laurent Campellone

prétations. Stravinski lui-même s'en est pris à Herbert von Karajan en 1964 à la parution de l'enregistrement de ce dernier, critiquant la «*sauagerie de salon*» et soulignant que «*l'œuvre ne laissait aucune place à l'introspection*».

Les maîtres d'œuvre

Il faut attendre l'avènement de l'enregistrement électrique et la réimpression d'une partition corrigée, pour connaître les premiers enregistrements. En mai 1929, Pierre Monteux est le premier, pour la Compagnie française du gramophone, avec l'Orchestre symphonique de Paris, juste avant Stravinski lui-même pour Columbia. Stokowski fut le troisième, en septembre de la

même année, pour Victor, mais la parution fut retardée, car il fallut réenregistrer une face en mars 1930. De nombreux chefs enregistrèrent plusieurs fois *Le sacre*. Monteux le fit cinq fois. Stravinski trois, Bernstein aussi.

Du temps de la mono, émergent les enregistrements de Stravinski en 1940, de Monteux à Boston en 1951, d'Igor Markevitch à Londres en 1951 et de Ferenc Fricsay à Berlin en 1954.

Mais il est évident que le déploiement sonore stravinskien ne devient réellement frappant qu'avec l'ère de la stéréo. Sauf erreur, le premier enregistrement stéréo est celui de Monteux à Paris pour Decca en 1956.

Dès les débuts de la stéréo, quelques monuments discographiques s'imposent, dont trois dès 1958-1959: Markevitch-Philharmonia pour HMV, Dorati à Minneapolis pour Mercury et Bernstein à New York pour Columbia. Quand Stravinski entrera en studio, le 5 janvier 1960, pour son 3^e enregistrement, les dés auront déjà été jetés.

Il est fascinant de voir le nombre de chefs qui ont utilisé *Le sacre du printemps* pour «*marquer un coup*» au début de leur carrière. Outre Bernstein en 1958, Seiji Ozawa (Chicago, 1968), Zubin Mehta (Los Angeles, 1969) et Michael Tilson Thomas (Boston, 1972) ont gagné ou confirmé un statut de chefs majeurs à travers des enregistrements de cette œuvre.

Allier sans aucun maniérisme le rituel et la mise en lumière de la partition est évidemment une tâche redoutable. Plus l'enregistrement gagnait en raffinement technologique et en définition, plus le risque de voir la radiographie sonore prendre le pas sur la sauvagerie du rituel était grand. Parlez-en à Kent Nagano!

D Lire aussi: *La danse de la terre*, en trois époques: le 1^{er} enregistrement Monteux (1929), le 1^{er} grand enregistrement stéréo Bernstein (1958) et le grand enregistrement multicanal moderne Salonen (2006). ledevoir.com/culture/musique

Dans l'ère du microsillon, outre les pionniers et jeunes loups, l'attention a été mobilisée par l'excellente version Boulez à Cleveland (1969), mais les coups de génie, ceux avec une couche supplémentaire de couleur, sont ceux de Karel Ancerl (Supraphon, 1963) et de Karajan dans son second enregistrement (DG, 1977). Deux grands *Sacre* méconnus de cette époque sont ceux d'Otmar Suitner à Dresde (Berlin Classics, 1964) et Lorin Maazel avec l'inattendu Philharmonique de Vienne (Decca, 1975).

Vingt-cinq ans de disque compact sont dominés par la seconde réussite de Michael Tilson Thomas (RCA, 1996). Pour sa part, le SACD multicanal, comme l'avènement de la stéréo jadis, nous a donné un trio de choc formé cette fois de Mariss Jansons (RCO Live, 2006), Esa-Pekka Salonen (DG, 2006) et Andrew Litton (Bis, 2010).

Prochaine version attendue? Yannick Nézet-Séguin avec Philadelphie chez DG!

Le Devoir

Nos 10 *Sacre* de l'histoire

1929 Pierre Monteux (1^{er} enregistrement)
1940 Igor Stravinski (son meilleur)



1958 Bernstein/New York
1959 Dorati/Minneapolis
1963 Ancerl/Philharmonique tchèque
1964 Suitner/Dresde
1969 Mehta/Los Angeles
1977 Karajan/Berlin
1996 Tilson Thomas/San Francisco
2006 Salonen/Los Angeles



Du 5 au 12 juin au Centre Phi

LA SEMAINE DE 8 JOURS DE
RENATA MORALES

8 jours de shopping jusqu'à minuit
7 soirs de fêtes jusque tard dans la nuit

Avec la complicité de:

Actress · Agor · Andrew Floyd · Anita Alvarez de Toledo · Arielle de Pinto · Cadence Weapon · CFCF · complexgeometries · David LaFrance · Denis Gagnon · d'Eon · DJ Windows 95 · Foxtrott · Golf Wang · Jealous Lovers · Jeremy Laing · Jef Barbara · Joe Becker · Karneef · Lyn · Nom de Plume · Paula · Petra Glynt · Prison Garde · Ryan Playground · Slim Twig · Steve J.R. · The Salvation Army · Tonstarttsbandht · uRockaoke · U.S. Girls · Young Paris

Centre Phi
407, rue Saint-Pierre (angle Saint-Paul)
www.centre-phi.com

phi.
TOUS LES LIEUX DE L'ART

Urbania fête dix ans d'ironie concentrée

Le magazine le plus XXI^e siècle du Québec médiatique est devenu une marque multimédia

STÉPHANE
BAILLARGEON

L'aventure a commencé avec un numéro sur la locomotion à l'été 2003, et, à l'automne, c'était au tour de l'odeur. Il y a eu ensuite le vice, le son, le style et puis la bouffe, les escrocs, le sexe et les filles, dans ce cas avec Michèle Richard en pin-up sexagénaire, une couverture qui a frappé fort. Le numéro d'hiver 2011 sur les gros a fait date lui aussi. Celui sur les lesbiennes de l'hiver suivant tout autant. Le magazine était récemment à Paris puis à la ferme, chez les Anglo et chez les roux. Le numéro du dixième anniversaire, l'opus 38, lancé dans quelques jours, va parler de la rue.

« Quand on a lancé Urbania, le rêve c'était de s'amuser avec des chums en publiant un numéro puis de s'arrêter. On ne pensait jamais durer une décennie », explique en entrevue au Devoir Philippe Lamarre, fondateur et propriétaire du magazine, l'éditeur, quoi, qui possède aussi l'agence de design et de production multimédia Toxa. « Comme on avait vendu des abonnements à nos tantes et à nos cousins, il a bien fallu préparer un deuxième numéro et un troisième. Après un an, il fallait améliorer le produit ou continuer. On est passé à la couleur, on a augmenté le nombre de pages et on a foncé. »

Ce destin semblait tout tracé. M. Lamarre confie qu'il dessinait, photocopiait et vendait des bédés à neuf ans. Après des études en lettres, il a bifurqué vers le design. Urbania, fondé quand il avait 28 ans, a concentré ses deux passions pour les histoires populaires bien enrobées.

L'école Urbania

Catherine Perreault-Lessard, arrivée au magazine à 23 ans, intronisée rédactrice en chef deux années plus tard, avait Urbania dans le sang sans le savoir. « Mon frère, danseur social, a fait la couverture du numéro 6, et c'est comme ça que j'ai découvert la publication, dit-elle en entrevue accordée le jour de son propre anniversaire. Quand je me cherchais un stage, pendant mes études en journalisme, j'ai pensé au Montréal Campus, qu'il m'a refusé. Je me suis tournée vers Urbania et j'y ai trouvé une publication qui me ressemblait finalement beaucoup. »

Pourquoi? « Parce qu'il s'intéressait aux autres et qu'il avait le goût de raconter leurs histoires », répond-elle. La jeune stagiaire a fait sa marque dans le numéro sur le thème du party. Elle n'avait pas pu obtenir l'entrevue réclamée avec le rockeur Eric Lapointe, réputé gros noceur, mais un soir, dans un bar, elle l'a aperçu par hasard et a bamboché toute la nuit avec lui, ce qui a dopé l'article tout en permettant à la kamikaze-reporter de gagner ses galons.

« C'est une excellente école, mais au début, je stressais comme rédactrice en chef. Je devais demander à des collaborateurs d'expérience de dix ou quinze ans mes aînés de recommencer leurs textes. J'ai tout appris chez Urbania. »

Urbania nous a beaucoup appris sur nous-mêmes, enfin sur une part d'ombre où se côtoient



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

L'équipe très de son temps d'Urbania a produit des shows télé et une série radio. Elle prépare une application iPad.

l'écume des jours et les abysses des nuits, le superficiel et l'essentiel, le détachement et l'attachement, le kitsch et le sublime, toujours avec ce je-ne-sais-quoi de déférence amusée mêlée de ce presque rien d'impertinence comique.

« On ne juge pas les gens qu'on met en valeur », résume M. Lamarre. On passe ce filtre du préjugé pour aller vers l'authenticité des êtres. »

Il n'y a pas plus XXI^e siècle, quoi, dans le créneau médiatique, ici. Urbania semble concentrer l'ironie, cette douce maladie de notre époque « poquée ». Un récent Devoir de philo rappelait que ce magazine assume sa fascination pour la culture pop avec un grand respect pour ses sujets, une touche d'ironie, certes, mais en faisant appel au rire généreux aussi bien qu'à l'intelligence complice du lecteur.

« On a appris nos limites, dit la rédactrice en chef. Quand je suis arrivée, on pouvait écrire dans un texte: "Michel Girouard, mange un char de mar[blip]." Je ne réécrirais pas ça aujourd'hui et encore moins sur les réseaux sociaux. On a appris à être plus sages, à réfléchir et à prendre conscience de l'effet de nos paroles sur les personnes concernées. »

L'ordinaire extraordinaire

Ce magazine rend hommage aux urbains anonymes en racontant leurs histoires. « Il n'y a pas d'histoires banales, tranche le fondateur. Chaque individu sur Terre porte en lui des résidus d'histoires intéressantes. Il faut juste s'y intéresser. Les médias traditionnels se passionnent pour l'exception, le spectaculaire, le sensationnel. Ils oublient donc les histoires anodines. Notre mission à nous, c'est de les dénicher et de les mettre en valeur. »

M^{me} Catherine Perreault-Lessard renchérit. « On voit de la beauté où les autres n'en voient pas, dit-elle. On prend des gens ordinaires et on les présente de façon extraordi-

naire. On a fait une capsule vidéo de Martin, l'éboueur le plus rapide en ville. »

Ça marche et les premiers intéressés en redemandent, avec une exception particulière, celle du numéro sur les lesbiennes, reçu durement par une partie de cette communauté homosexuelle. « On n'a pas fait l'unanimité et c'est bon signe », assume le fondateur.

La rédactrice en chef raconte qu'au début, elle devait présenter son magazine à tout coup, alors que maintenant, des gens célèbres l'appellent pour faire la une. « On a publié les autoportraits nus d'une femme qui a perdu 300 livres, dit-elle. Elle avait pris les photos en voulant les publier chez nous et il n'y avait que nous pour le faire. »

Le magazine porte une attention particulière à la mise en forme. Urbania soigne son design. Dans la seule année 2007, se retrouve la production sur Montréal (automne) avec en un Gérald Tremblay crucifié sur le mont Royal et un spécial bouffe (hiver) illustré par un Jean Charest sculpté dans un bloc de cheddar.

Cela dit, la publication ne paie pas ses collaborateurs, qui travaillent donc en échange de livres ou de chèques cadeaux. Par ce choix aussi, cette publication actuelle semble bien de son temps. « On offre une formule proche du troc, explique le propriétaire. On offre un espace de liberté et nos collaborateurs sont rémunérés quand on les embauche pour d'autres projets commerciaux. »

À la longue, le magazine est devenu une petite entreprise multimédia. L'équipe a produit des shows télé (Montréal en 12 lieux, Le Québec en 12 lieux, sur TV5) et une série radio. Une application iPad est en préparation et il y aura donc bientôt une sorte d'Urbania+. Le site urbania.ca attire des dizaines de milliers de clics par mois, en provenance de toute la francophonie. La communauté de fidèles s'internationalise et le

fondateur rêve de versions produites à Paris, Bruxelles ou Port-au-Prince.

En septembre, Urbania collaborera avec Moment Factory et l'ONF pour présenter

Mégaphone dans le Quartier des spectacles. L'animation s'articulera autour d'une centaine d'idées pour Montréal, proposées par des citoyens, à la veille des élections municipales.

Dans deux semaines, le vendredi 14 juin, ce sera la grande fête du dixième anniversaire à la Tohu.

Le Devoir

Bell
FRANCOFOLIES
DE MONTRÉAL
PRÉSENTÉ AUX FRANCOFOLIES
DU 12 AU 22 JUIN AU THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
NOUVELLES SUPPLÉMENTAIRES LES 12 ET 15 JUIN

LE CHANT DE
SAINTE CARMEN
DE
LA
MAIN

L'ÉVÈNEMENT **transat**

« La distribution est parfaite!
Un excellent spectacle...
C'est réussi! »
— La Première Chaîne de Radio-Canada

« Certaines chansons atteignent
un niveau sublime d'émotion (...). »
— Voir

« Un spectacle qui vaut la peine
d'être vu, et d'être revu! »
— 98,5 FM

Présenté dans le cadre
des célébrations du 25^e anniversaire
DES FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL

en collaboration avec

D'APRÈS L'ŒUVRE
DE MICHEL TREMBLAY
LE NOUVEAU THÉÂTRE MUSICAL
DE RENÉ RICHARD CYR
ET DANIEL BÉLANGER

Avec
MAUDE GUÉRIN
FRANCE CASTEL
NORMAND D'AMOUR
ÉVELINE GÉLINAS
BENOÎT MCGINNIS
+16 comédiens /
musiciens sur scène

EN TOURNÉE AU QUÉBEC DÈS JANVIER 2014
SAINTECARMEN.CA

UNE PRODUCTION
SPECTRA
MUSIQUE

EN COLLABORATION AVEC

Canacit

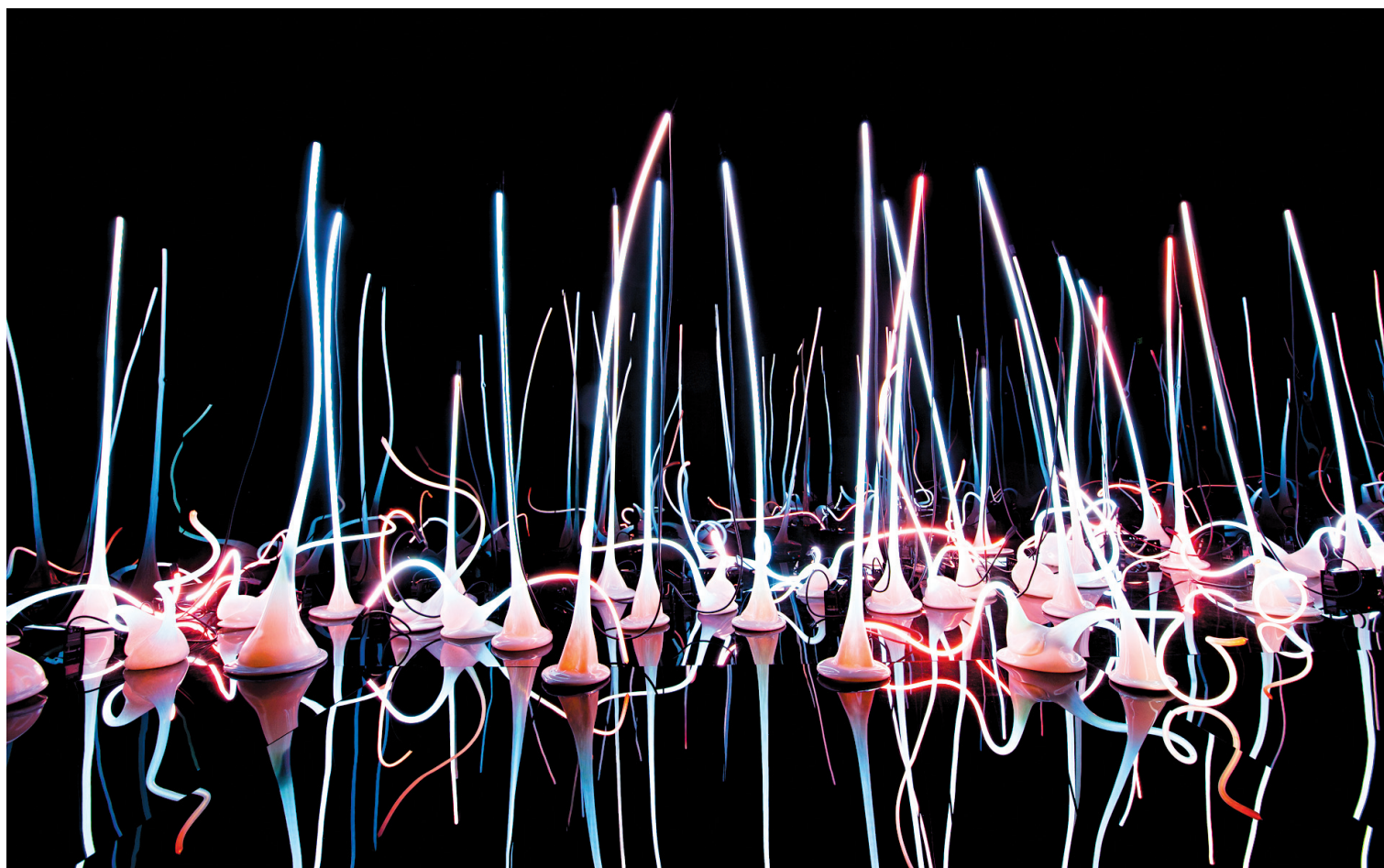
CULTURE POP EN STOCK



CULTURE › EXPOSITION

Dale Chihuly, *Plafond persan (détail)*, 2012.

SCOTT M. LEEN

Dale Chihuly, *Glass Forest #5*, 2012.

SCOTT M. LEEN

Chihuly, magicien du verre soufflé

Immersion dans un univers d'explosions chromatiques au MBAM

ISABELLE PARÉ

Pénétrer l'œuvre de Dale Chihuly, c'est un peu comme plonger en apnée dans des univers foisonnants, surréels. Des mondes luxuriants où formes et couleurs en délire éclaboussent la rétine, dans une orgie chromatique. Magicien du verre soufflé, ce Tiffany méconnu des temps modernes déballe ses opulentes créations au Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) l'espace de plusieurs mois. Immersion assurée dans une forêt de cristal.

Couleurs, couleurs, couleurs. La palette de l'artiste Dale Chihuly en contient des milliers et plus encore, inspirées par le *mille fiori*, technique ancienne de fabrication de la mosaïque de verre, acquise lors de son séjour sur l'île de Murano, au nord de Venise, en 1968. «*Je suis obsédé par la couleur, je n'en ai jamais vu une seule que je n'aimais pas*», confie-t-il dans le catalogue que publiera le MBAM à l'occasion de la première exposition d'envergure consacrée à l'artiste au Canada.

Peu connu ici, Chihuly est un phénomène en soi. Artiste multimillionnaire aux commandes d'une machine toute dévouée à son imagination débordante, le personnage à la tête de corsaire a survécu à une collision frontale qui lui a coûté un œil, en 1976, et à un accident de surf qui l'oblige depuis 30 ans à s'entourer d'assistants pour mener à bien ses projets grandioses. C'est accompagné de sa petite armée que ce pionnier du mouvement Studio Glass a mis le pied à Montréal à l'automne 2012, à l'invitation de Nathalie Bondil, pour préparer plusieurs installations monumentales taillées sur mesure

Dale Chihuly, *Mille Fiori*, 2008.

DAVID EMERY

pour les salles du pavillon Renata et Michal Hornstein.

Le résultat est étonnant. Avant même de fouler la porte du pavillon, *Soleil*, astre de verre aux rayons en forme de lianes débridées, embrase l'entrée avant l'immersion en bonne et due forme dans la palette saturée de Chihuly. Au haut de l'escalier central, s'élevaient les lances de verre de *Roseaux turquoises*, plantées telles des tiges d'azur dans d'immenses troncs de thuyas. Le péristyle du balcon accueille la faune étrange de la *Colonnade persane*, où les rondelles de verre rouge et orangé flottent dans l'espace comme d'étranges organismes unicellulaires. Appelées «persiennes», ces rondelles de verre font partie du vocabulaire choyé par l'artiste qui les intègre, tout comme les tiges, les vrilles et les ballons, à la plupart de ses installations.

On peut les voir aussi en passant sous *Plafond persan*, où le cumul de formes organiques déposées sur un plafond de verre donne l'impression au visiteur de traverser un banc de méduses polychromes échouées au hasard des courants. Puis, suit la salle des «tours» et des «lustres», totems de verre luxuriants érigés ou suspendus qui transforment l'endroit en palais vénitien. *Mille fiori*, créé pour l'exposition montréalaise, déploie une jungle étrange et opulente, formée de lances, de bulles et de tours, alors que la salle des «barques», réunit deux chaloupes voguant sur une mare d'huile parsemée de flotteurs géants. Comme un jeu de billes grand format, ces sphères tachetées évoquent les bouées qui ont marqué l'enfance de Chihuly, passée sur les bords du Puget Sound dans l'État de Washington. Après une incur-

sion entre verre et néon, le parcours se termine sur une forêt de «Macchia», immenses corolles béantes où le jeu des superpositions de couleurs et de la transparence atteint son summum.

Les créations de Chihuly sont portées d'un étrange paradoxe, à la fois empreintes d'une très grande puissance et d'une extrême fragilité. «*Je pousse le matériau à son extrême limite, jusqu'au point où il pourrait casser. Cela crée une tension intéressante*», expliquait Chihuly dans le cadre d'une récente exposition présentée en Virginie. Cette tension entre force et vulnérabilité est palpable tout du long et la conscience que ces palais de cristal pourraient se fracasser en mille miettes ajoute à leur force évocatrice.

«*L'œuvre de Chihuly a été marquée par sa très grande connaissance des arts décoratifs, mais elle s'en est affranchie complètement et est devenue un art contemporain à part entière*», soutient Diane Charbonneau, conservatrice pour les arts décoratifs et du design au MBAM.

Comme un vêtement haute couture, chacune des pièces créées pour les salles du musée a été ajustée sur mesure par l'équipe de Chihuly, qui, guidée par son chef d'orchestre, se charge de disposer chaque élément et de doser l'éclairage pour donner à ces créatures de verre leur pleine respiration.

«*Son travail respire la joie de vivre. Tout le monde est séduit par cette extravagance des formes, et par l'aspect ludique et festif de sa création*», ajoute M^{me} Charbonneau.

Le Devoir

CHIHULY

Du 8 juin au 20 octobre 2013, au MBAM.

La machine Chihuly

Transporter des palais de verre n'est pas une sinécure, surtout quand il s'agit de faire parcourir à des pièces extrêmement fragiles des milliers de kilomètres. Pour mettre au monde ses créations magistrales, Chihuly dispose de deux studios, l'un à Seattle, l'autre à Tacoma, où sont créés les milliers d'éléments de verres soufflés par toute une équipe de souffleurs et de techniciens. La création d'une seule composante peut mettre à contribution 5 à 6 techniciens. Celle des larges Macchia, ou flotteurs géants formés de plusieurs couches et d'éclats de verre apposés sur le verre en fusion requiert, le concours d'une quinzaine à la fois. «*Pendant certaines productions importantes, notre studio a employé jusqu'à 150 per-*

sonnes, mais 60 artistes, souffleurs et techniciens travaillent avec nous en permanence», explique Tom Lind, chargé de projet pour le Studio Chihuly. Résultat d'une logistique complexe, les créations débridées de Chihuly ont requis l'expertise d'ingénieurs pour valider la solidité des structures accueillant ces compositions pesant plusieurs tonnes. La science a aussi été mise à profit pour concevoir les caissons de transport qui permettent aux protégés de Chihuly d'arriver à bon port sans dégât. Les pièces présentées à Montréal ont été transportées dans un convoi de six camions spécialement conçus pour amortir les chocs. «*Les bris sont très rares, je dirais pas plus de 0,01 %*», insiste Tom Lind.

Voir › Une galerie photo d'œuvres de Chihuly et une vidéo de l'artiste au travail. ledevoir.com/culture/arts-visuels

ORCHESTRE METROPOLITAIN

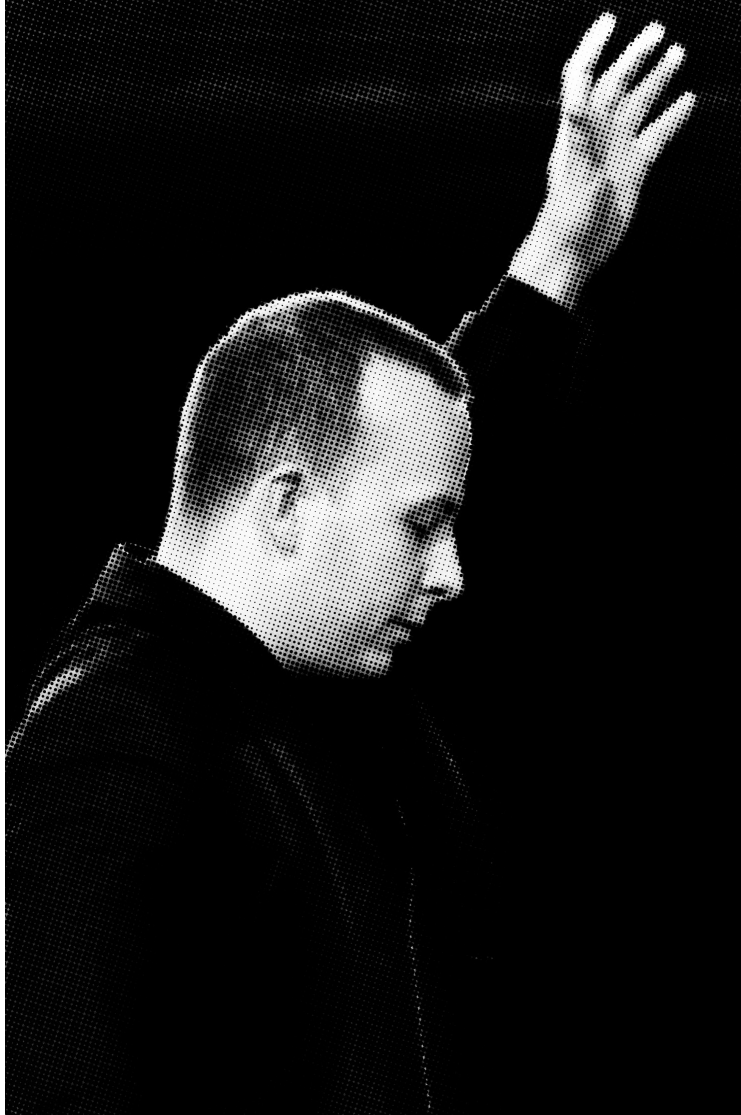
YANNICK NÉZET-SÉGUIN

Desjardins

PARTENAIRE EN TITRE

YANNICK NÉZET-SÉGUIN
ACCUEILLIR
L'ÉMOTION

ABONNEZ-VOUS SAISON 2013-2014

À PARTIR DE
124\$

orchestremetropolitain.com

514 598-0870

Conseil des arts
et des lettres
QuébecCIVILISÉS
MONTREALConseil des arts
et des lettres
Québec

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

Canada

CULTURE DE VISU

Des marges au sommet

Sous le signe d'une singulière inclusion, la 55^e Biennale de Venise a l'accumulation encyclopédique dans sa mire

MARIE-ÈVE CHARRON
à Venise

De l'exposition internationale qui compose le cœur de la Biennale de Venise, il est prévisible qu'elle soit gigantesque et que son commissaire cherche à se distinguer de ses prédécesseurs. Le jeune commissaire Massimiliano Gioni poursuit en quelque sorte la tradition avec cette 55^e édition, à laquelle il donne le ton avec la maquette de l'artiste autodidacte d'origine italienne Marino Auriti, à qui l'exposition emprunte son titre, *Il palazzo enciclopedico*.

Ouvrant le volet de l'exposition situé à l'Arsenal, la maquette de l'amateur réalisée dans les années 1950 se présente comme une architecture utopique pouvant abriter tous les savoirs du monde. Cette construction devait compter 136 étages, s'étirer jusqu'à 700 mètres de haut et occuper 16 pâtés de maisons dans la ville de Washington. Faute de financement, le projet demeuré fut abandonné.

Le cas d'Auriti entre en résonance avec d'autres ambitions du genre, frôlant parfois la folie, que la présente exposition se donne pour mission d'évoquer, une sorte de lignée vieille de centaines d'années marquée notamment par l'encyclopédie de Diderot et les expositions universelles. La Biennale de Venise en elle-même, depuis sa création en 1895 sur le modèle des expositions universelles, veut jouer ce rôle dans le domaine de l'art. De cette posture, comprend-on assez vite, le commissaire présente l'impossibilité et les manières diverses, voire critiques, de l'incarner par les artistes.

Inventaires compulsifs

Ainsi, l'exposition se compose d'œuvres et d'artefacts réalisés en série, des systèmes d'accumulation et de collecte souvent empreints d'excès, empruntant leur forme aux cabinets de curiosité ou présentant des inventaires de tous acabits. La série de photographies en noir et blanc de J. D. Okhai Ojeikere, encerclant dès l'entrée la maquette d'Auriti, est de cette nature, elle qui documente les coiffures traditionnelles hautement travaillées de différents groupes ethniques du Niger, le pays de l'artiste. L'entrée en matière synthétise les domaines de l'architecture utopique et de la figure humaine que l'exposition présente comme des vases communicants.

Ici, comme dans le pavillon international où l'autre volet de l'exposition s'ouvre avec les pages illustrées du *Livre rouge* du psychanalyste Carl Gustav Jung, la place est faite à des productions extérieures au domaine de l'art. C'est sur cette redéfinition des frontières et des catégories que le commissaire innove, donnant une cou-



FRANCESCO GALLI

Les sculptures massives et intrigantes de Phyllida Barlow.



FRANCESCO GALLI

Les photos de costumes traditionnels de Phyllis Galembo.

leur singulière à l'ensemble par l'intégration de productions non artistiques ou de ce qui est situé dans les marges, tels l'art brut et les pratiques rituelles.

Il faut notamment voir cohabiter la série de peintures anonymes tantriques, des cercles colorés qui rappellent des illuminations auratiques, les sculptures abstraites de Ron Nagle et les œuvres sur papier de l'artiste roumaine Geta Brătescu qui, produites dans les années 1980, par le textile et la couture, dérogeaient déjà à leur façon des conventions admises. Ce sont, plus loin, des compositions géométriques d'Emma Kunz, réalisées avec l'aide d'un pendule pour révéler des énergies invisibles dans une perspective de guérison.

L'approche anthropologique et culturelle du commissaire est en filiation avec André Breton, dont la figure est d'ailleurs maintes fois évoquée, à commencer par un plâtre de René Icher, le moulage de son visage fait en 1950. Le surréalisme transpire également

dans bien des œuvres dont l'imagerie cultive un certain onirisme, mode de connaissance alternatif que se plaît à valoriser le commissaire. L'inclusion de la collection de roches de Roger Caillois et des dessins pédagogiques de Rudolf Steiner, deux intellectuels peu orthodoxes, poursuit également cet esprit ouvert sur des savoirs différents.

D'autres mariages étonnants ponctuent le parcours de l'exposition qui confirme sa cohérence jusqu'au bout. La truculente version du livre de la Genèse du bédéiste Robert Crumb est présente avec toutes ses multiples planches sur les murs aux côtés des sculptures de Shinichi Sawada, des figures hybrides recouvertes d'excroissances détaillées. Ici comme ailleurs, des échos formels plus que de contenus tiennent ensemble les œuvres; efficace et séduisante, l'approche a le défaut de s'en tenir à des liens de surfaces dont l'intérêt s'épuise parfois rapidement.

L'exposition mise d'ailleurs beaucoup sur l'effet de l'accumulation, faisant prévaloir le tout, chargé, sur le détail, ou bien l'ensemble de l'accrochage sur chacune des œuvres prises isolément dont la qualité laisse parfois à désirer.



FRANCESCO GALLI

Il palazzo enciclopedico, la maquette de l'artiste autodidacte d'origine italienne Marino Auriti.

Répond également à ce principe toute une section d'œuvres, très dense, rassemblée par l'artiste étatsunienne de renom Cindy Sherman, que Massimiliano Gioni a invitée suivant une pratique de bon aloi voulant qu'à la Biennale, le commissaire principal ne soit pas seul maître à bord, bien que dans les faits, la réussite de l'événement repose essentiellement sur son autorité.

Accumulation

Dans la foulée de son travail autour du corps, Sherman, faisant elle aussi fi des générations et des catégories, a rassemblé des œuvres de Paul McCarthy, de Rosemarie Trockel et d'Hans Bellmer, mais aussi des pratiques moins communément présentées dans le domaine de l'art actuel, tels des ex-voto de bois, de drapeaux vaudou et les photos de costumes traditionnels de Phyllis Galembo. D'elle-même, l'artiste présente justement une partie de sa collection d'albums de famille, une source d'inspiration pour ses œuvres, portraits mettant en scène des stéréotypes.

L'exposition, dans son ensemble, a le mérite de remettre en perspective les pratiques artistiques dominantes en regard d'autres pratiques culturelles, mouvement de décentralisation que poursuit généralement la Biennale dans sa représentation internationale. Avec les 150 artistes, et non-artistes, réunis, ce sont 38 pays différents qui sont présents dans l'exposition internationale. La diversité des provenances semble toutefois

moins importer que l'inclusion de productions non artistiques, lesquelles, cependant, prennent tout leur sens en relation avec des œuvres parfois consacrées.

La série *Suddenly This Overview* (1981-2012) du duo suisse Fischli and Weiss joue ce rôle. Les quelque 130 sculptures d'argile grossièrement exécutées illustrent sous forme de chroniques humoristiques des moments historiques et des principes philosophiques. Le traitement feint l'amateurisme et aborde la grande histoire par des anecdotes déstabilisatrices, frayant avec ce qui, pour être jugé mineur, aurait pu être écarté. C'est de loin un des meilleurs moments de l'exposition; fort en lui-même, le projet éclaire aussi judicieusement le parti

pris du commissaire.

Outre ces œuvres déjà connues, l'exposition en présente de nouvelles, comme la remarquable installation d'Eva Kotátková, sur la discipline des corps, et les sculptures massives et intrigantes de Phyllida Barlow, faisant oublier les passages plus cacophoniques, lot obligé de ce type d'événement.

Collaboratrice
Le Devoir

55^e BIENNALE DE VENISE
IL PALAZZO
ENCICLOPEDICO
Jusqu'au 24 novembre

D Voir aussi : D'autres œuvres tirées de cette 55^e Biennale de Venise. ledevoir.com/culture/arts-visuels

13 juillet - CONCET INAUGURAL
Festival international de Lanaudière
Audition préparée - transport - concert

24-25 juillet - dans l'état de NEW YORK
Saratoga Springs et Glens Falls
Musée de la danse - soirée de ballet
Exposition Georgia O'Keefe

Les beaux
détours
CIRCUITS
CULTURELS

www.lesbeauxdetours.com

514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec

GALERIE DE BELLEFEUILLE

ROBERT POLIDORI

Versailles
1 - 25 juin, 2013



1367 Avenue Greene, Montréal, Québec H3Z 2A8
Tél. 514.933.4406 www.debellefeuille.com

VERNISSAGE

Du 2 au 26 juin

Secrets d'ateliers
Collectif

GALERIE
LINDA VERGE

1049, AVENUE DES ÉRABLES
QUÉBEC (418) 525-8393
www.galerielindaverge.ca



Catarata, 2013, tech. mixtes, 112x76 ou 44x30 po. Photo G.L. Heuroux

LISA TOGNON
ŒUVRES RÉCENTES

29 mai - 23 juin

VERNISSAGE : 2 juin, 14h - 17h

Galerie Jean-Claude
Bergeron

150 St-Patrick Ottawa ON
Tél. 613. 562-7836

info@galeriejeanclaudebergeron.ca
www.galeriejeanclaudebergeron.ca

CULTURE › DE VISU



GUY L'HEUREUX

Au sol repose l'élément le plus imposant de *Ce qu'il reste du monde*: un bassin d'eau de format carré qui s'apparente, si on le mettait à la verticale, à une précédente peinture de l'artiste.

Fukushima, cataclysme pictural

Lumière sur les pratiques émergentes

Attribuée pour la première fois en 1995, la bourse Plein sud, jadis nommée Duchamp-Villon, a mis en lumière son lot de pratiques émergentes. Destinée à encourager l'innovation chez les artistes de la relève, elle compte parmi ses premiers lauréats Stéphane La Rue et le trio BGL. Le récipiendaire 2012, Simon Bilodeau, se distingue peut-être du groupe du fait que sa carrière est déjà bien lancée, soutenue par de nombreux solos et par une galerie privée, Art Mûr. L'installation, mode d'expression de Bilodeau, semble cependant être majoritaire dans le palmarès des dernières années, notamment par la présence de Véronique La Perrière, primée en 2009, et de Cynthia Dinan-Mitchell, en 2011. La bourse Plein sud consiste en un montant de 3000 dollars et une invitation à clore la programmation du centre d'exposition. Le lauréat 2013 sera dévoilé le 13 juin.

CE QU'IL RESTE DU MONDE

De Simon Bilodeau, *Plein sud*, centre d'exposition en art actuel à Longueuil, 150, rue De Gentilly Est, local D-0626 (collège Édouard-Montpetit), jusqu'au 6 juillet.

JÉRÔME DELGADO

La fin du monde et les mises en scène apocalyptiques, qui incluent à l'occasion la destruction de ses propres œuvres, Simon Bilodeau en a fait sa signature. Son projet le plus récent, issu de l'obtention de la bourse Plein sud 2012, ne fait pas exception. Composée de peintures, d'une vidéo et du désormais inévitable amas de débris, l'installation *Ce qu'il reste du monde* lui a été inspirée par la catastrophe nucléaire de Fukushima. Il suit *La fin de la fin*, son solo de l'automne à la galerie Art Mûr, déjà marqué, en partie, par le drame japonais.

Présenté à Plein sud, le centre d'exposition situé au cégep Édouard-Montpetit, à Longueuil, *Ce qu'il reste du monde* se décline en plusieurs parties. Un grand tableau horizontal, du genre tableau noir, affiche, sur sa surface abîmée, des taches, des tracés géométriques, quelques grilles. Sur un autre mur, ce sont six tableaux,

des carrés noirs, disons, qui portent des traces similaires, nées du travail de superposition, d'effacement et de grattage propres à Bilodeau.

C'est cependant au sol que repose l'élément le plus imposant de cette nouvelle expo-installation. Il s'agit d'un bassin d'eau de format carré qui s'apparente, si on le mettait à la verticale, à une précédente peinture de l'artiste. Le dégradé progressif blanc-gris-noir du contour vers le centre se termine cette fois par une sorte de magma où eau et restes calcinés se confondent. Simon Bilodeau avait déjà évoqué la possibilité de brûler ses tableaux. Il semble être passé aux actes.

Plus narrative, la vidéo incrustée dans un espace clos explicite la référence à Fukushima. On y voit, dans un lent mouvement des images, un bâtiment de l'intérieur tel que l'auraient filmé des drones munis de caméras. Des débris de toutes sortes reposent au sol, dans l'espace où se trouve aussi l'écran.

Simon Bilodeau porte un constat sombre sur notre époque. Parfois avec humour et dérision, comme lorsqu'il adresse sa critique au réseau de l'art. Tel était le dessin de son faux conteneur industriel, rempli d'une montagne de miroirs éclatants, mais en miettes, au cœur de *Le*

monde est un zombie, son projet le plus accompli, présenté jusque dans une foire de Miami, à la fin 2012.

Axée sur la destruction et la reconstruction — le conteneur, en bois, a été remonté à chacune de ses présentations —, sur un univers en noir et blanc et sur la perte d'illusions, la manière Bilodeau pourrait sombrer dans la répétition et le cataclysme facile. Or, il a toujours fait preuve de créativité. Il relie avec succès ses thèmes et sa pratique picturale tordue, « cette façon singulière d'être constamment inquiété par de multiples trajectoires obliques pour la peinture », écrit son ancien prof Thomas Corriveau, dans l'opuscule à paraître chez Plein sud.

En tant que modèle d'un progrès qui se tire dans les pieds, Fukushima a donné l'occasion à l'artiste de poursuivre sa réflexion sur son propre travail. Celui-ci est de plus en plus noirci, il est tombé du mur et se présente en cendres. La peinture ne se meurt pourtant pas, pas encore. Cependant, l'attention qu'elle exige pour être appréciée n'est pas si différente de celle dont a besoin la planète.

Collaborateur
Le Devoir

Spectacle d'ouverture

Bell
présentent
**FRANCOFOLIES
DE MONTRÉAL**
en collaboration avec
Ford

Mise en scène: DOMINIC CHAMPAGNE

*Les chants
d'amour de
FELIX*

JEUDI 13 JUIN • 20 h
Salle Wilfrid-Pelletier, PdA

AVEC DES INVITÉS PRESTIGIEUX :


JEAN-PIERRE FERLAND


GILLES VIGNEAULT


BETTY BONIFASSI


LOUIS-JEAN CORMIER


MICHEL RIVARD

**RICHARD SÉGUIN, BERNARD ADAMUS
NICOLA CICCONE, SALOMÉ LECLERC
LAURE WARIDEL, HUGO LATULIPPE, EMMANUEL BILODEAU**

LES GRANDS SPECTACLES Bell

en collaboration avec

98.5 fm Rouge

BOSS

W

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

francofolies.com

25 ANS

FRANCOFOLIES
514 872-1888
1055 FERRIERE

LE VERSAILLES INTIME DE POLIDORI



ROBERT POLIDORI / GALERIE DE BELLEFEUILLE

On dit parfois que les murs ont des oreilles. Le photographe d'origine montréalaise Robert Polidori croit aussi qu'ils peuvent avoir « le regard et le souffle d'un autre âge ». C'est dans cet esprit qu'au milieu des années 1980, celui qui a œuvré une décennie au réputé *New Yorker* a commencé à sonder les mystères du château de Versailles dans l'attente patiente d'une lumière capable de faire le pont entre passé et présent. Ce samedi, et ce, jusqu'au 25 juin, la Galerie de Bellefeuille revient sur cette série intimiste aux tonalités riches et aux angles travaillés (ici *Salles de l'Afrique, Aile du Nord, 1^{er} étage*, 2007), qui a lancé la carrière du photographe établi à Los Angeles.

CULTURE > CINÉMA



FILMS SÉVILLE

Dans *Insaisissable*, quatre maîtres illusionnistes ayant chacun sa spécialité braquent des banques.

Le miroir aux alouettes

NOW YOU SEE ME (INSAISSISSABLE)

De Louis Leterrier. Avec Jesse Eisenberg, Mark Ruffalo, Morgan Freeman, Isla Fisher, Woody Harrelson, Michael Caine, Mélanie Laurent, Dave Franco. Scénario : Ed Solomon, Boaz Yakin, Edward Ricourt. Image : Larry Fong. Montage : Robert Leighton, Vincent Tabailon. Musique : Brian Tyler. États-Unis, 2013, 115 minutes.

vraisemblances indispensables à son spectacle décliné en trois temps et deux camps.

D'un côté, quatre maîtres illusionnistes ayant chacun sa spécialité (Jesse Eisenberg, Isla Fisher, Woody Harrelson, Dave Franco) sont rassemblés par un commanditaire anonyme afin de donner ensemble à Las Vegas un show grandiose ayant pour point d'orgue

compose le personnage le mieux étoffé de cette bédé scintillante, où chaque acteur, en terrain connu, semble doté d'un seul trait de caractère et d'une seule fonction : sortir son lapin du chapeau au moment jugé opportun par le dieu scénariste et le maître de piste. Comme dans une sitcom ou dans un jeu de société (Clue vient en tête), on admire ici la complémentarité des figures davantage que l'individualité de chacune. Eisenberg retourne sur le territoire de *The Social Network*, Harrelson sur celui de mille et un petits rôles qu'il a tenus dans des comédies depuis *Larry Flynt*. Alors qu'on pense que le film les concerne, Leterrier déplace le foyer sur le tandem Ruffalo-Laurent, qui valse avec un plaisir évident, et sans grand chose à se mettre sous la dent, sur une vieille partition de film noir : attraction aux antipodes, cherchez la femme et tout ce tralalère qu'on se surprend à fredonner encore en sortant de la salle. La magie a opéré, mine de rien.

Collaborateur
Le Devoir

Le thriller aux calories vides et promis à plusieurs suites déboule sans temps morts

le cambriolage en direct, par téléportation, de la chambre forte d'une grande banque, avec à la clé redistribution du magot dans l'assistance.

De l'autre côté, un agent désabusé du FBI se fait imposer une agente d'Interpol (Mélanie Laurent) dans l'enquête sur le coup fumant de ces Robin des Bois 2.0 qui va nous conduire avec eux à La Nouvelle-Orléans (2^e temps) et à New York (3^e temps). Entre les deux groupes opposés, Morgan Freeman donne du muscle à l'intrigue dans la peau d'un profiteur qui balance entre la loi et le désordre.

Ironiquement, Freeman

MARTIN BILODEAU

En soi, *Now You See Me* est un tour de magie. Un film centré sur des illusionnistes et des prestidigitateurs, entièrement consacré aux apparences, à la manipulation et à la tromperie. L'heureux mariage de la forme et du fond décuple la force de frappe et de séduction de ce miroir aux alouettes astiqué par un spécialiste du genre, le Français Louis Leterrier (*The Transporter*, *The Incredible Hulk*).

A peu près aussi dense, sur le plan narratif, qu'un spectacle du Cirque du Soleil (même la musique générique rappelle les ritournelles circassiennes), le thriller aux calories vides et promis à plusieurs suites déboule sans temps morts, à un rythme d'enfer, sur un lit d'in-

Faites d'autres plans

UN PLAN PARFAIT

Réalisation : Pascal Chaumeil. Scénario : Laurent Zeitoun, Yoann Gromb. Avec Diane Kruger, Dany Boon, Alice Pol, Robert Plagnol. Image : Glynn Speckaert. Montage : Dorian Rigal-Ansoux. Musique : Klaus Badelt. France, 2012, 105 min.

ANDRÉ LAVOIE

Devant de mauvais films, la critique n'est pas si différente des autres spectateurs, vivant parfois à la dure sa captivité temporaire, laissant son esprit vagabonder plutôt que de subir avec intensité un spectacle affligeant. Tout cela pour dire que le travail de notre imagination s'avère éfréné devant *Un plan parfait*, la nouvelle comédie romantique de Pascal Chaumeil, lui qui avait frappé un grand coup (commercial) en France avec *L'arnaqueur*.

Le succès aidant, on lui a offert des moyens à la mesure de ses petits délires, principalement touristiques, nous promenant du Kenya à Moscou, avec bien sûr quelques pauses parisiennes. Cette frénésie est provoquée par deux personnages aux allures de marionnettes, car ils surgissent à la faveur d'un réveillon de Noël alors qu'une divorcée frustrée empoisonne l'ambiance du clan ayant bien voulu la recevoir. Pour lui remonter le moral, on lui raconte, avec moult détails, qu'une malédiction familiale fait en sorte que le premier mariage d'un des leurs se termine toujours par un divorce.

C'est exactement le sort que veut éviter Isabelle (Diane Kruger, plus agitée qu'inspirée), qui file le parfait bonheur avec son copain depuis des années. Lorsqu'il évoque un possible mariage, elle décide de jeter son dévolu sur le premier venu pour accomplir une noce expéditive et un divorce qui le sera tout autant. Pour son plus grand malheur, et un peu le nôtre, c'est Jean-Yves (Dany Boon, dur d'être amusant avec de mauvaises blagues en bouche), un journaliste spécialisé en tourisme, et en gaffes en tous genres, qui sera la victime de ce stratagème. Cet homme un peu niais s'avère aussi très tenace, car après tout, un tel mariage à si bon compte ne risque pas de se présenter deux fois...

Un plan parfait semble nous ramener quarante ans en arrière, à cette époque où le cinéma français nous servait des comédies avec



FILMS SÉVILLE

Le tandem «comique» Dany Boon et Diane Kruger

un tandem composé d'un comique très populaire (Pierre Richard, Jean-Paul Belmondo, Louis de Funès) et d'une belle actrice d'origine étrangère (Jane Birkin, Jacqueline Bisset), courant dans tous les sens et livrant parfois de bonnes répliques signées Michel Audiard. La formule semble aujourd'hui quelque peu modifiée — maintenant, c'est la fille qui mène le bal —, mais pour le reste, nous voilà devant une mécanique qui tourne à vide, et sans une once d'esprit.

Que le film soit structuré à la manière d'un conte moral et qu'il aligne une suite de paysages à couper le souffle ne change rien à l'affaire. *Un plan parfait* n'a de parfait que le titre. Pour le reste, entre des dialogues livrés avec la même dévotion qu'une bande de perroquets et des imbroglios qui auraient fait les belles soirées du Théâtre des Variétés (de la crème à épiler à la pluie du shampooing, Boon adoptant un accent québécois pour jouer au plus «niaiseux» qu'il ne l'est déjà), tout nous invite à penser à autre chose. Et surtout à passer à autre chose.

Collaborateur
Le Devoir

présente le

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

en collaboration avec

RioTinto Alcan

Billets en vente maintenant

28 JUIN AU 7 JUILLET 34^E ÉDITION

ÉVÉNEMENTS SPÉCIAUX TD CBC Radio-Canada		SALLE WILFRID-PELLETIER, Place des Arts - 19 h 30	
première partie: MORGAN JAMES GEORGE BENSON <i>The Hits</i> DIMANCHE 30 JUIN	première partie: CAMERA OSCURA SHE & HIM MERCREDI 3 JUILLET	PROGRAMME DOUBLE	
LYLE LOVETT ACOUSTIQUE JEUDI 4 JUILLET	CHRIS ISAAK et ses MUSICIENS VENDREDI 5 JUILLET	première partie: HERE WE GO MAGIC BELLE & SEBASTIAN VENDREDI 5 JUILLET	
TOUT EN VOIX Rouge The Gazette		THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE - 20h	
HOLLY COLE 27-28-29 JUIN	QUINCY JONES PRÉSENTE Nikki Yanofsky <i>The Little Secret Tour 2013</i> 4-5-6 JUILLET		
LES RYTHMES CKOI 95.7 96		MÉTROPOLIS - 20h 30	
GAROU ET INVITÉS RHYTHM AND BLUES VENDREDI 28 JUIN	SHARON JONES & THE DAP-KINGS invité spécial: JAMES HUNTER et ses MUSICIENS MERCREDI 3 JUILLET	PROGRAMME DOUBLE Betty Everett Wanda Jackson JEUDI 4 JUILLET	
THE SPECIALS première partie: LITTLE HURRICANE DIMANCHE 7 JUILLET		LE FESTIVAL À LA MAISON SYMPHONIQUE The Gazette CHAO	
JOSHUA REDMAN QUARTET WALKING SHADOWS avec AARON GOLDBERG, REUBEN ROGERS et GREGORY HUTCHINSON et un ORCHESTRE À CORDES DE 18 MUSICIENS SAMEDI 29 JUIN		Concert de clôture en collaboration avec CBC Radio-Canada SOWETO GOSPEL CHOIR SAMEDI 6 JUILLET - aussi à 15h	
JAZZ BEAT HYATT REGENCY MONTRÉAL en collaboration avec #icmusic.ca			
THÉÂTRE JEAN-DUCEPPE, Place des Arts - 21 h 30			
RAVI COLTRANE QUARTET VENDREDI 28 JUIN	JASON MORAN FATS WALLER DANCE PARTY SAMEDI 29 JUIN	COURTNEY PINE HOUSE OF LEGENDS DIMANCHE 30 JUIN	
DAVID MURRAY INFINITY QUARTET avec MACY GRAY LUNDI 1 ^{ER} JUILLET	BENOÎT CHAREST et LE TERRIBLE ORCHESTRE DE BELLEVILLE présentent LES 10 ANS DES TRIPLETTES DE BELLEVILLE JEUDI 4 JUILLET	THE BRUBECK BROTHERS QUARTET HOMMAGE À DAVE BRUBECK avec invités: LORRAINE DESMARAIS, ADRIAN VEDADY et CHET DOXAS DIMANCHE 7 JUILLET	
PIANISSIMO 99.5 CINQUIÈME SALLE, Place des Arts - 19h			
THIERRY MAILLARD SOLO TRIO VENDREDI 28 JUIN	ALEXANDRA STRELISKI SAMEDI 29 JUIN	GWILYM SIMCOCK SOLO DIMANCHE 30 JUIN	HAROLD LÓPEZ-NUSSA SOLO - TRIO LUNDI 1 ^{ER} JUILLET

Billetterie

montrealjazzfest.com

PLACE DES ARTS et MAISON SYMPHONIQUE 514 842-2112 1 866 842-2112 laplacedesarts.com

MÉTROPOLIS 514 861-4036 1 855 790-1245 admission.com ticketmaster.com

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE 514 866-8668 T.N.M. QC.CA

Info @ jazz Bell Heineken LOTTO GAZETTE SMO

Canadien Montréal Montréal québecoriginal

CULTURE CINÉMA

La passion des uns, les besoins des autres

THE ANGELS' SHARE (LA PART DES ANGES)
De Ken Loach. Avec Paul Branigan, John Hershaw, Gary Maitland, Jasmin Riggins, Siobhan Reilly, William Ruane, Roger Allam. Scénario: Paul Laverty. Image: Robbie Ryan. Montage: Jonathan Morris. Musique: George Fenton. Grande-Bretagne, France, Belgique, Italie, 2012, 102 minutes.

MARTIN BILODEAU

Un délinquant qui s'achète illégalement une respectabilité dans un monde où les respectables « illégalement » à l'abri de la justice. C'est là une ironie tout à fait dans l'esprit de l'œuvre de l'Anglais Ken Loach (*The Wind that Shakes the Barley*, *Sweet Sixteen*). Le cinéaste du réalisme social signe avec son scénariste attiré depuis *Land and Freedom*, Paul Laverty, une comédie sociale tonique et enivrante, récompensée à Cannes l'an dernier du Prix du jury.

Dans le monde du vin et des spiritueux, la part des anges est le nom donné à la perte occasionnée par leurs vieillissement en fûts de chêne. Médi-

tant sur la question, Loach et Laverty ont choisi de donner un visage métaphorique à ces anges. Pas très angélique, le visage. Bien au contraire. Robbie (stupéfiant Paul Branigan), délinquant de Glasgow condamné pour voies de fait sous l'influence de la cocaïne, purge sa peine dans la communauté. Le hasard et la chance ont voulu que ce nouveau papa, persécuté par des truands créanciers et un clan familial qui ne veut pas de lui, se retrouve sous la tutelle d'un agent (ou ange) correctionnel au grand cœur (John Hershaw), qui va l'initier à sa passion pour le whisky. Doué d'un nez et d'un palais fin, le jeune homme se découvre une véritable vocation de sommelier qui va l'entraîner, avec trois amis rencontrés aux travaux communautaires, dans une aventure clandestine qui pourrait permettre à chacun de repartir du bon pied.

Loach et Laverty auraient pu opposer de façon manichéenne les possédants, qui méditent sur les vertus d'un *single malt*, et les possédés, qui pourraient payer trois ans de loyer avec le prix d'un



Une scène de *The Angels' Share*. Dans le monde du vin et des spiritueux, la part des anges est le nom donné à la perte occasionnée par leurs vieillissement en fûts de chêne.

flacon. Ils trouvent ici un parfait équilibre entre critique et ludique, départageant la passion des uns et les besoins des autres au gré d'un récit piqué d'humour, aux retournements parfois comodes, mais qui valse de

surprise en surprise jusqu'à son dénouement.

Loach mineur, *The Angels' Share*? Oui et non. Le film ne possède pas l'envergure dramatique de ses grands films à saveur historique tels *Land and Freedom* et *The Wind that*

Shakes the Barley. Mais il n'y aspire pas non plus. En revanche, on y retrouve la saveur comique de ses comédies ouvrières telles *Riff Raff*, *Raining Stones* et *Bread and Roses*, qui privilégiaient un angle de vue très précis faisant

éclore la poésie du réel, avec à la clé quête de justice — ou du saint Graal, c'est tout comme. *La part des anges*, à cet égard, porte drôlement bien son titre.

Collaborateur
Le Devoir



Un ancien agent de la CIA traqué et sa fille interprétés par Aaron Eckhart et Liana Liberato.

Le cauchemar belge

ERASED
Réalisation: Philipp Stölzl. Scénario: Arash Amel. Avec Aaron Eckhart, Olga Kurylenko, Liana Liberato, Garrick Hagon. Image: Kojia Brandt. Montage: Dominique Fortin. Musique: Jeff Danna. États-Unis/Canada/Belgique/Royaume-Uni, 2011, 100 min.

ANDRÉ LAVOIE

Ce n'est pas d'hier que l'Américain moyen se sent mal à l'aise à l'étranger, en Europe, par exemple. C'est particulièrement vrai au cinéma, alors que l'on ne compte plus les films où le New-Yorkais ou le Californien semble pris de panique à Paris, à Rome, à Berlin et même à Londres.

Un tel sentiment d'étouffement est perceptible dans *Erased* (aussi intitulé *The Expatriate* selon les marchés où il est distribué), véritable « euro-thriller » avec vedette américaine à la clé, dans la foulée de ceux défendus par Liam Neeson (*Taken*, *Unknown*). Le cinéaste allemand Philipp Stölzl (*North Face*, *Goethe*) a eu la bonne idée d'opter pour les ciels gris de la Belgique, promenant ses personnages d'Anvers à Bruxelles, utilisant parfois des lieux emblématiques (les accros du shopping auront vite reconnu les splendides Galeries royales Saint-Hubert), mais aussi des intérieurs glauques, des HLM de banlieue lugubres et autres cachettes incongrues.

Ben Logan (Aaron Eckhart, un jeu plus athlétique qu'habituel), un ancien agent de la CIA, travaille maintenant pour une multinationale spécialisée en sécurité et dont les bureaux d'Anvers ont disparu en l'espace d'une nuit, ainsi que tout le personnel! Flanqué de sa fille

Amy (Liana Liberato), elle qui n'était guère enthousiaste à l'idée de s'établir en Belgique, le voilà transformé en bête traquée. Non seulement son identité est pratiquement effacée, mais il est poursuivi par ses employeurs à la dent longue et par ses vieux collègues de la CIA, dont une ancienne flamme zélée (Olga Kurylenko). Car un peu malgré lui, il détient des documents compromettants qui pourraient mettre beaucoup de monde dans l'embarras.

Le plat pays semble pratiquement sens dessus dessous tant cette course folle se décline de toutes les manières, fracassant au passage de multiples voitures, sans compter les explosions et autres fusillades dignes d'un Bruce Willis. C'est d'ailleurs cette familiarité qui agace devant *Erased*, production livrant une marchandise efficace mais hautement standardisée.

Entre deux explosions, nous devons suivre avec beaucoup d'attention un récit croulant sous les explications de toutes sortes, chargé d'un bavarage paranoïaque où la grande entreprise fait une fois encore office d'ennemi sans visage. Tout cela plombe ces mésaventures d'un Américain au pays des gaufres, assailli de tous les côtés, et ce, alors que même ses adversaires semblent perdre leurs repères. Egarés dans la grisaille de l'Europe du Nord (avec quelques raccords de poursuites tournés dans la région de Montréal, avis aux fins limiers), ils ne sont que le reflet de notre propre confusion, même si la promenade n'est jamais ennuyeuse. Tout juste aussi prévisible dans son exécution qu'un voyage organisé.

Collaborateur
Le Devoir

Quelle famille!

THE SOURCE FAMILY
Réalisation: Maria Demopulos, Jodi Wille. Photo: John Tanzer. Montage: Claire Didier, Jennifer Harrington. Musique: The Source Family. États-Unis, 2012, 98 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Du milieu des années 1960 à la Californie accueillit plus de communes, de sectes et de cultes qu'il est possible d'en compter. Fussent-ils sinistres ou inoffensifs, ces groupes trouvaient volontiers refuge dans les collines de Hollywood. C'est le cas de la Source Family, autrefois très en vogue sur Sunset Boulevard grâce à



Father Yod



La Source Family était autrefois très en vogue sur Sunset Boulevard grâce à son restaurant de cuisine santé.

son restaurant de cuisine santé: chez les vedettes, il faisait bon y être vu. Le documentaire du même nom revient sur la genèse, l'âge d'or et le déclin de ladite famille en s'attardant principalement sur sa figure de proue, Father Yod, un colosse barbu qui collectionnait les épouses.

Il y a assurément une part de mégalomanie dans ce personnage, un gourou patenté qui a braqué des banques et fait de la taule. À sa mort, en 1975, il avait enregistré plus de 65 albums d'une musique psychédélique incantatoire. La trame sonore de *The Source Family* en est tapissée.

On le comprend: la cuisine santé et l'élevation spirituelle, c'était surtout un bon moyen de s'entourer de jeunes filles en fleur avides d'utopie et d'hédonisme bio. Elles sont d'ailleurs

nombreuses à venir témoigner du lieu et de l'époque. Lesquels sont habilement évoqués par les documentaristes Maria Demopulos et Jodi Wille, qui, sans renouveler la formule, proposent un portrait vivant et documenté, quoiqu'incomplet. En effet, les réalisatrices peinent à cerner l'essentiel, à savoir le charisme de l'homme, un aspect intangible mais fondamental.

Plus que compétent sur le plan technique, le film ne se distingue cela dit jamais vraiment et siéra davantage au petit qu'au grand écran. N'empêche que *The Source Family* possède tout ce qu'il faut pour titiller la fibre nostalgique de ceux qui ont vécu le *Peace and Love*, et celle, anthropologique, de leurs enfants et petits-enfants. Ça reste dans la famille.

Le Devoir

EXCENTRIS

LA CHASSE
THOMAS VINTERBERG, 111 MIN., V.O. DANOISE AVEC S.-T.F.

ET AUSSI À L'AFFICHE :

- REALITY
MATTEO GARRONE G+
- MUD : SUR LES RIVES DU MISSISSIPPI
JEFF NICHOLS G+
- NO
PABLO LARRAIN G+
- ATCHUNG ! HANNA ARENDT - MARGARETHE VON TROTTA
JEUDI 6 JUIN À 19H GOETHE INSTITUT

*soupe***soup** UN NOUVEAU COMPTOIR
SOUPESUP À EXCENTRIS
TOUS LES JOURS!

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL
CINEMAEXCENTRIS.COM

★★★★

« Rappelle certaines des pages les plus émouvantes de Fellini. »
L'Humanité

« Garrone déjoue les attentes pour proposer un film lumineux, généreux, doux avec une ironie mordante! »
Les Inrockuptibles

REALITY

UN FILM DE MATTEO GARRONE

GRAND PRIX FESTIVAL DE CANNES

metropole

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ!

V.O. AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
EXCENTRIS 514 847-2206
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

metropolefilms.com